

Mesdames, Messieurs, Chers amis,

Je vais vous parler aujourd'hui d'un Peiresc inhabituel, énervé, rigolard, audacieux, malicieux et imprudent, en un mot d'un Peiresc jeune, celui qui fit entre 1599 et 1602, et réussit admirablement, « le voyage en Italie ».

D (portrait SPb)

Je vais rappeler quelques repères de sa biographie avant de refaire, nos pas dans ses pas, son voyage en Italie. Donc tout d'abord un croquis rapide de notre savant polymathe :

- Nicolas Claude Fabri est né à Belgentier en décembre 1580 d'une famille aixoise que la peste avait chassée de sa ville à l'été 1580. Son père Reynaud Fabri, conseiller à la cour des comptes de Provence, Seigneur de Callas, descend d'une lignée pisane implantée en Provence depuis trois siècles. Sa mère Marguerite de Bompar appartient à une famille noble provençale. Un frère, Palamède, naît deux ans plus tard, mais leur mère décède peu après cette seconde naissance.

- Les enfants font des études dans les bons collèges et montrent des dispositions intellectuelles remarquables. La famille leur destine les charges qu'elle détient, notamment le poste de conseiller au parlement de Provence tenu par un oncle des enfants, Claude Fabri. Pour cela les études de droit sont nécessaires. Les jeunes gens sont confiés à un précepteur pour se rendre en Italie et suivre des cours de droit à Padoue. Cette absence dure environ trois ans de 1599 à 1602.

- Ensuite Nicolas Claude retourne à Aix-en-Provence, passe ses examens, puis effectue un long séjour à Paris où il apprend à fréquenter la cour et participe à des voyages en Angleterre et aux Pays-Bas. Ensuite il s'installe à Aix pour succéder à son oncle au Parlement de Provence et à son père pour la gestion des affaires de famille. Il prend le nom de Peiresc pour distinguer son courrier de celui de son père, car il reçoit de sa famille un village des Hautes-Alpes appelé Peirets.

D (village)

- A Aix à côté de son activité de juriste et de conseiller, il collectionne et écrit. Sa renommée s'étend dans tout le monde savant et intellectuel de l'époque et sa correspondance abondante le maintient au courant des développements dans tous les secteurs des sciences. Il a l'occasion de séjourner à nouveau à Paris comme secrétaire du Garde des sceaux entre 1616 et 1623 et à part cet intermède, poursuit ses activités juridiques et scientifiques à Aix et à Belgentier où il se rend fréquemment.

- Ne s'étant jamais marié pour cause de petite santé, il s'éteint à Aix en mai 1637, à 57 ans.

Voilà pour la séance de rattrapage. Vous imaginez sans doute Peiresc, égrogné et tatillon, comme un vieillard peu sympathique même s'il a été très savant.

D (portrait Vosterman)

En fait ses lettres – l'essentiel de son œuvre - sont très vivantes, souvent érudites mais aussi pleines de délicatesse, de générosité et d'attentions pour ses correspondants. Sa correspondance (des dizaines de milliers de lettres dont le tiers ou la moitié nous est parvenu) est celle d'un humaniste et tous les dix-septiémistes y puisent des informations en direct sur la vie du début du siècle.

D (buste Caffieri)

D (dessin Louise)

Mais ce n'est pas ce personnage que je présenterai aujourd'hui. J'ai choisi de vous décrire le voyage en Italie effectué par le jeune Nicolas Claude et son frère Palamède entre 1599 et 1602.

D (page titre)

Il s'agit pour nos deux jeunes gens, bien nés et bien éduqués, de compléter leur formation en droit par un « voyage de fin d'études » dirions-nous à notre époque, destiné à élargir leur horizon et à leur enseigner directement la vie telle qu'elle est, loin des structures tutélaires que sont la famille, l'école et l'église. L'année d'application aux Etats-Unis, ou bien avec Erasmus en Europe, joue à peu près ce rôle pour les étudiants d'aujourd'hui.

Il n'existe presque plus de lettres de Nicolas Claude ou de Palamède datant de ses années-là. Mais Pierre Gassendi a recueilli de Peiresc lui-même les souvenirs de ces années de rêve et les rapporte très probablement avec fidélité dans la biographie de son ami, parue à Paris en 1641. C'est à cet ouvrage que j'emprunte le récit de la genèse et du déroulement du « Voyage en Italie » de Peiresc.

L'idée d'un séjour en Italie a été soufflée à Nicolas Claude en premier par un napolitain, Pietro Antonio Ghiberti, qui travaillait en Avignon pour le légat du Pape, Mgr d'Acquaviva. Curieux de tout lui-même, Ghiberti prêta à Nicolas en 1598 des livres italiens et lui décrivit les merveilles de Rome et de Naples, à voir absolument. Le jeune homme – il avait dix-huit ans - commença à faire des plans pour convaincre ses parents. Comme il devait étudier le droit, il leur fit valoir que le meilleur enseignement de la discipline était localisé à Padoue ; en fait il n'osait pas leur demander directement l'autorisation de se rendre à Rome, son rêve, mais il avait noté *in petto* que l'année 1600 serait bien sûr une année sainte et que cela lui fournirait certainement un bon motif pour visiter l'Urbs des Romains et la capitale de la Chrétienté.

Sa détermination devait être grande, car au cours de l'été 1599 il décida d'apprendre à nager ! Oui, oui, son bon sens lui avait fait comprendre que pour aller en Italie ... il fallait envisager un trajet en mer et que ... Incidemment, au cours de ses leçons de natation dans la Sorgue, il découvrit au fond de l'eau des « globules » en cours de pétrification et ce fut le départ d'une spéculation sur le processus aboutissant à l'apparition de solides là où il n'y avait que des liquides (eau, vase). La compréhension de ce phénomène était impossible à un physicien selon Aristote, et sans Aristote, à cette époque, point de salut !

Guettant la première occasion de décider ses parents (son père s'était remarié deux ans plus tôt avec Catherine Vassal du Caradet) il crut le moment propice arrivé lorsque la rumeur se répandit que le cardinal de Joyeuse, se rendant en Italie, devait passer par Aix pour aller à Ferrare rejoindre la cour papale de Clément VIII. Il espéra pouvoir se joindre avec son frère à l'escorte du cardinal.

Ses parents refusèrent, à son grand dépit, mais ils ouvrirent la voie à une autre formule : il fallait trouver un précepteur qualifié pour diriger leur éducation (plutôt pour l'honneur que par nécessité, dit Gassendi), après quoi ils seraient prêts à autoriser un départ des jeunes gens pour aller à Padoue étudier le droit.

Par leurs relations, les Fabri réussirent à découvrir un précepteur en la personne du sieur Paul Gudan de Fonvive, noble béarnais ayant beaucoup voyagé, en Italie, en Pologne, en Allemagne, qui était retenu par le chancelier Pomponne de Bellièvre, ministre des finances d'Henri IV pour être l'éducateur de son fils, mais qui se trouva libre. Dès lors il suffisait de choisir les dates et de faire les préparatifs. En bons provençaux les parents optèrent pour un départ à la fin des fortes chaleurs, en début septembre.

Au départ de Cannes, la première branche de l'itinéraire visait Gênes.

D (de Cannes à Gênes)

Impatients de se mettre en route et pétris de culture classique, les jeunes gens décidèrent de se rendre à Cannes en visitant en chemin Fréjus, cité romaine,

D (Fréjus)

puis d'aller au monastère des îles de Lérins faire leurs dévotions avant d'entreprendre le grand saut.

A Gênes,

D (Gênes palazzo ducale)

où une courte escale était prévue avant de faire route sur le golfe de La Spezia, la visite des palais s'imposait. Le plus remarquable est le palais ducal, ainsi nommé depuis que le premier doge génois, Simon Boccanegra, s'y installa en 1339.

L'itinéraire prévoyait ensuite

D (de Gênes à La Spezia)

de longer les Cinque Terre et de débarquer au port de Lerici.

D (Cinque terre & Lerici)

Une discussion a dû avoir lieu entre les trois protagonistes, car certains semblent ne pas avoir bien supporté les désagréments de la mer durant la première étape. Toujours est-il que le trio paraît avoir débarqué à Gênes et poursuivi par voie de terre.

D (de Gênes à Padoue)

Le point tournant suivant était visiblement Pise, berceau de la famille Fabri, avant de faire route sur Padoue. Les exigences, on dirait volontiers les caprices, de Nicolas Claude, intraitable sur la liste des lieux où il voulait passer, ont dû provoquer quelques difficultés avec le précepteur, débonnaire, mais responsable des échéances.

Néanmoins le petit groupe coche toutes les cases : à Massa

D (vers Padoue, Massa & Lucques)

on voit les carrières de marbre dit de Carrare – et on prend conscience des dangers de voyager car le trio faillit être victime d'un guide qui était un vrai bandit – puis on admire les églises de Lucques ; on visite Livourne et Pise.

A Pise, où l'on devait se souvenir encore des Fabri,

D (origines de la famille Fabri)

Peiresc voit en particulier un cabinet de curiosités où il observe un corail ayant crû sur un crâne humain, et cette nouvelle étrangeté liée au mélange des règnes le marquera comme le problème de la pétrogenèse de la Sorgue.

La dernière étape de Pise à Padoue

D (de Gênes à Padoue)

s'effectue sans traîner, probablement à cause du temps qui passe trop vite quand on flâne, alors que la date de la rentrée approche. Florence, Bologne, Ferrare et Venise jalonnent le trajet, sans que la curiosité des jeunes gens puisse se satisfaire de ces traversées rapides des villes qui brillent de tous les feux de la Renaissance italienne.

A l'époque, l'Italie politique est une mosaïque.

D (Italie politique)

Les états côtoient les villes-états indépendantes. Parmi les premiers citons la Savoie, le duché de Milan, celui de Toscane, les états pontificaux et le royaume de Sardaigne, ce dernier sous influence espagnole. Pour les villes et leurs républiques il s'agit de Gênes, Venise, Modène, Lucques, Mantoue, Ferrare, Sienne.

L'effervescence économique et culturelle en Italie est à cette époque dans une phase de bonheur que les difficultés entre la Papauté et Venise n'ont pas encore assombrie. Bien sûr, les Espagnols sont là, à Naples et à Milan, mais en contrepartie l'or et l'argent des Amériques aboutit dans les banques florentines ; de leur côté, les Français, alliés et amis des Vénitiens, sont influents à Mantoue et équilibrent par leur appétit d'Italie les convoitises des autres puissances.

Au XV^e siècle, au moment où les grandes inventions (armes à feu, navigation, perspective...) bouleversent l'occident, la chute de l'empire romain d'orient a fait refluer vers l'ouest un grand nombre de savants et de marchands et de fortunes installés en Méditerranée orientale. La richesse espagnole, l'esprit d'initiative des villes-états et la suprématie romaine sur la Chrétienté concentrent sur la péninsule italique des facteurs favorables à l'apparition d'une synergie entre le spirituel, le culturel – principalement l'artistique - et l'économique qui attire les regards de toute l'Europe vers l'Italie. C'est la Renaissance.

On se passionne pour la redécouverte des anciennes civilisations (Égypte, Grèce, Rome) et de leurs productions artistiques, notamment en architecture et en sculpture, ou scientifiques, en particulier par le biais des textes des Grecs conservés par les Arabes.

Les universités, qui existent déjà depuis plusieurs siècles, jouent alors un grand rôle. C'est là que l'on peut éveiller l'intérêt de la jeunesse pour les sciences et les lettres du passé et l'aider à comprendre les théories nouvelles. Padoue est l'une des plus

respectables ; fondée en 1222 lorsque l'université de Bologne vit ses libertés menacées par le pouvoir politique, elle a réussi à maintenir une réelle indépendance vis-à-vis de Venise dont elle dépend.

À l'origine, les enseignements étaient limités au droit et à la théologie, mais ils furent bientôt élargis à la médecine, à la philosophie, l'astronomie et la rhétorique. À partir de 1399, il y eut à Padoue deux universités : l'*Universitas Iuristarum* pour l'étude du droit civil, du droit canonique et de la théologie et l'*Universitas Artistarum* pour l'étude de la médecine, de la philosophie, de la rhétorique et de l'astronomie.

Les études et la vie à l'intérieur de l'université étaient organisées en nations – langues – qui étaient le reflet d'origines géographiques ou ethniques. Les différentes nations formaient elles-mêmes deux groupes : les *Citramontains* (c'est-à-dire les Italiens) et les *Ultramontains* (c'est-à-dire les autres). Comme à Bologne, c'était au départ les étudiants eux-mêmes qui votaient pour les statuts de l'université, élection du recteur au sein même du corps étudiant et choisissaient les professeurs et les cours.

D (Padoue)

Installée dans un château – appelé château du Bo à cause d'une tête de bœuf qui décorait un panneau – l'université dispose d'un jardin botanique et d'une bibliothèque réputée. La célèbre salle de dissection à six étages, curieuse construction en forme de cône elliptique renversé existe toujours. Ce dispositif spectaculaire est dû au médecin et professeur d'anatomie Jérôme Fabrice d'Acquapendente, qui le fit réaliser en 1594. Cette salle mystérieuse ne possédait aucune fenêtre par souci de discrétion vis-à-vis de l'Église qui interdisait les travaux pratiques d'anatomie, et on faisait jouer de la musique pendant les dissections pour masquer les exclamations des étudiants. Peiresc rencontra d'Acquapendente durant son séjour à Padoue. Les corps nécessaires aux dissections étaient une marchandise rare et donc chère.

Centre intellectuel de toute l'Italie du nord, l'université accueille vingt mille étudiants. Le Dante, Pétrarque, l'Arioste, le Tasse l'avaient fréquentée, comme aussi Machiavel et Guichardin. François de Sales y était passé une dizaine d'années avant Nicolas, et avait laissé un testament qui illustre les conditions dans lesquelles se faisaient les dissections :

D (testament de F. de Sales)

"Je ne vois qu'un testament spirituel à faire : que je remets mon âme à Dieu. Pour mon corps, quand je serai expiré, remettez-le, je vous prie, aux étudiants en médecine afin que, n'ayant servi de rien au monde pendant ma vie, il puisse servir de quelque chose après ma mort [...]. Je m'estimerai heureux si, par ce moyen, je pouvais empêcher une des querelles et tueries que font les étudiants, quand ils veulent avoir les corps des suppliciés pour en faire la dissection."

Des personnages célèbres y ont enseigné ; parmi eux, au XVe siècle,

D (prof. Copernic & Pic)

l'astronome polonais Nicolas Copernic, le savant universel Jean Pic de la Mirandole et plus tard Vésale comme médecin et Galilée comme mathématicien.

D (Galilée & Pinelli)

L'effervescence intellectuelle centrée sur l'université s'appuie également sur des personnages étonnants, tels Gian Vincente Pinelli. Ce napolitain, né à Gênes et fixé à Padoue depuis de nombreuses années, a constitué une collection de curiosités et une bibliothèque remarquables. Il dispose d'un réseau de correspondants dans tout le « monde utile » de l'époque : par exemple

D (Scaliger & Lipse)

le philologue de Leyde Joseph Scaliger, le professeur de Louvain Juste Lipse, l'avocat et historien parisien Jacques-Augustin de Thou...

Agé de 65 ans au moment de l'arrivée de Peiresc, qui lui est présenté comme un « brillant sujet venu de Gaule Narbonnaise », il perçoit chez le jeune étudiant les qualités qu'il apprécie : érudition, fièvre d'apprendre, passion pour l'antique. Et très vite, il décide que Nicolas Claude sera son continuateur. Il le présente au groupe de mécènes et de collectionneurs auquel il appartient, le recommande à ses pairs de Venise, passe des heures à s'entretenir avec lui de choses et d'autres, prépare les documents nécessaires pour que Nicolas Fabri soit un jour l'héritier de sa bibliothèque.

De son côté, le jeune homme comprend que sa vocation est de vieillir comme Pinelli, au milieu des objets et des livres qui permettent d'éclairer le présent au moyen des lumières du passé, grâce aux écrits de nos ancêtres grecs et latins. Cette rencontre devait marquer Nicolas Claude pour le reste de sa vie, notamment en lui donnant le réflexe de prêter ses documents aux chercheurs auxquels ils pouvaient être utiles, comme Pinelli l'avait constamment pratiqué, et en faisant circuler les informations détenues dans une correspondance organisée en réseaux.

Après la mort de Pinelli en 1601, son disciple et ami Paolo Gualdo, archiprêtre et antiquaire, publiera en 1607 une *Vita*, modèle littéraire pour celle de Gassendi quarante ans plus tard, dans laquelle Pinelli est présenté comme exemple d'honnête homme (*Typus viri probi et eruditi*), ayant réussi, en se maintenant en bons termes avec les papes et avec la Compagnie de Jésus, à conserver des liens étroits avec l'Europe du nord, surtout catholique, mais aussi protestante.

Les étudiants débutent leurs études de droit civil et canonique, sans problème particulier puisque les cours sont en latin, la langue universelle de l'époque. Les professeurs sont nombreux, en provenance de tous horizons ; ils se nomment en bon latin Gallus, Silvaticus, Scainus, Discialcius. Les deux Provençaux suivent les cours avec assiduité, mais sans passion dévorante pour le droit, indique Gassendi. Nicolas Claude s'intéresse en revanche beaucoup aux simples du jardin botanique, réputé et le plus ancien d'Europe – fondé par Bonafede en 1545 – où Prospero Alpino, le directeur, médecin et botaniste, le guide personnellement. Ce savant avait vécu plusieurs années en Égypte et étudié les dattiers, découvrant la reproduction des arbres sexués.

Une année scolaire se passe, cadencée par de petits déplacements régionaux, en particulier pour se rendre à Venise où Marin Grimani est doge de 1595 à 1605, très populaire grâce à son goût du faste. C'est là que les lettres de change que détient le

précepteur sont honorées trimestre après trimestre, ce qui donne chaque fois l'occasion à Nicolas Claude de visiter la ville merveilleuse (le pont des soupirs

D (pont des soupirs)

fut construit en 1600 pour relier la prison neuve au palais de Doges) et de faire connaissance des Vénitiens « antiquaires » comme on appelait alors les amateurs d'antiquités, et de s'en faire apprécier pour son érudition, dont la réputation le précédait.

La liste des palais et des couvents où on l'accueille est impressionnante. Il devient familier de la haute société qui se presse autour du Doge, dont voici des images du palais,

D (doge) D (palais Grimani)

et aussi notamment de fra Paolo Sarpi,

D (P. Sarpi)

ami de Galilée, théologien et historien, connu pour son *Histoire du concile de Trente*, et son *Histoire de l'Inquisition*, qui révèle que l'Inquisition était une institution étatique vénitienne adoptée par le pape Nicolas IV en 1289,

de Federico Contarini, procureur de Saint-Marc, c'est-à-dire intendant de la basilique, qui lui montre son musée privé, dans lequel Nicolas, après l'avoir qualifié d'*instructissimum*, explique ce qui a de la valeur et ce qui est sans intérêt, déchiffrant en particulier les inscriptions de toutes ses monnaies grecques,

du chevalier Bembo, héritier du cardinal du même nom, grand personnage du XVI^e vénitien, musicien et bibliothécaire de Saint-Marc, qui lui vend une grande partie de ses collections etc.

À l'automne 1600, ayant achevé une première année d'études et de fréquentations mondaines à Padoue et à Venise, les jeunes gens avaient un bilan très positif, très flatteur même. Il semble qu'ils réussirent alors à convaincre leurs parents – et en tout cas leur précepteur – que l'heure de la récréation avait sonné, et qu'il était temps de voir du pays, Florence, Rome, Naples.

D (de Padoue à Rome)

La perspective de l'année sainte était toujours présente et l'annonce du prochain mariage du roi très chrétien Henri IV avec Marie de Médicis,

D (mariage par procuration)

rendu possible par l'annulation de son premier mariage, donnait aux Provençaux un motif supplémentaire d'aller dans les grandes villes assister aux inévitables festivités. Sans l'avoir prémédité, ils échappèrent ainsi aux terribles inondations qui ravagèrent le pays vénitien cet hiver-là.

Brouillé de longue date avec « la reine Margot », qui ne lui donnait pas d'enfant, Henri IV avait – en plus des nombreuses aventures qu'on lui connaît – une liaison solide avec Gabrielle d'Estrées, qu'il ne pouvait épouser à cause de son origine modeste. La situation était bloquée, mais la belle Gabrielle mourut en couches en avril 1599. Malgré un profond chagrin non feint, Henri IV porta ses regards sur le parti que représentait Marie de Médicis, fille de François I^{er} grand-duc de Toscane. La dot qu'apporterait Marie permettrait de renflouer (temporairement) les caisses et les alliances italiennes étaient précieuses, surtout dans une période de relations tendues avec la Savoie. Mais ce plan nécessitait l'annulation du mariage précédent avec la reine Marguerite, Marguerite de Valois, fille d'Henri II et de Catherine de Médicis épousée en 1572, ce qui fut accepté par le Pape en décembre 1599, pour motif de consanguinité et d'absence de consentement de la future.

Le roi ne pouvant ni se rendre à l'étranger ni s'absenter longuement, la célébration d'une cérémonie symbolique fut décidée ; elle devait se tenir à Florence à l'automne, afin que la nouvelle reine puisse ensuite s'embarquer pour la France et arriver à Lyon en décembre.

D (de Padoue à Rome)

Donc le trio se mit en route vers Florence au début de septembre. Ils voyagèrent par bateau sur une partie du trajet – jusqu'à Ferrare, qui se trouve au creux de la vallée du Pô, puis se rendirent à Bologne. Là ils firent visite à un célèbre numismate, âgé mais incollable sur les médailles anciennes, Jules César Veli, qui se montra ravi de faire connaissance du jeune érudit et de lui donner des lettres de recommandation pour Rome, en même temps qu'il écrivait à Pinelli un éloge du savant provençal.

Ils arrivèrent à Florence le 20 septembre, à temps pour la célébration du mariage par procuration prévu à la cathédrale de Florence (Il Duomo) pour le 5 du mois suivant. Ils y restèrent un mois environ.

Le grand duché est dirigé alors par Ferdinand I^{er},

D (Ferdinand I^{er})

qui a succédé en 1587 à son frère François I^{er}, le père de Marie de Médicis. Cardinal à 13 ans, Ferdinand a été d'abord un ecclésiastique protecteur des arts – il a fondé la villa Médicis à Rome – avant de devenir un grand-duc, doué de tous les talents nécessaires à un bon administrateur, aimé de ses sujets autant que son frère avait été détesté. Pour des raisons dynastiques il épouse Christine de Lorraine en 1589 – en abandonnant la pourpre cardinalice. C'est lui qui présidera la cérémonie de mariage par procuration, bénie par le cardinal Pietro Aldobrandini. Le roi très chrétien est représenté sur place par

D (Roger de Bellegarde)

Roger de Bellegarde, grand écuyer de France, « M. le Grand », et

D (Nicolas Brûlart de Sillery)

par Nicolas Brûlart de Sillery, le diplomate qui a négocié avec le Pape l'annulation du mariage avec Marguerite de Valois, et qui sera chancelier de France en 1607. À leur arrivée à Florence, Nicolas et son frère avaient trouvé des lettres de recommandation auprès de Nicolas Brûlart signées du gouverneur de Provence de l'époque, Charles de Lorraine et duc de Guise, ce qui leur permit de s'approcher au mieux de tous les événements attendus.

D (mariage par procuration)

Sur le tableau de Rubens qui immortalise ce jour on voit les personnages cités, ainsi que la sœur de Marie de Médicis, Eléonore duchesse de Mantoue. Avec le mélange des allusions dont on était friand à l'époque le peintre a ajouté le patronage de Dieu le Père portant son fils mort, suivant un modèle de piété de l'époque (en haut) et le soutien d'Hymen, le dieu du mariage couronné de roses, qui porte la traîne et tient un flambeau allumé.

Le mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis répondait aussi pour le roi de France à des préoccupations financières. En effet, les Médicis, banquiers créanciers du roi de France, avaient promis une dot d'un montant total de 600 000 écus d'or, ce qui donna à la reine le surnom de « la grosse banquière ».

Son arrivée en France est retentissante. Deux mille personnes constituent sa suite. C'est Antoinette de Pons, marquise de Guercheville et dame d'honneur de la future reine qui est chargée de l'accueillir à Marseille. La marquise avait si bien su résister aux projets galants du roi Henri que celui-ci lui avait dit : « Puisque vous êtes réellement dame d'honneur, vous la serez de la reine ma femme ». Il tient parole et la charge d'aller l'accueillir à Marseille.

D (débarquement à Marseille)

Le tableau de Rubens illustre la scène de la descente à terre de la future reine. En fait, comme c'est souvent le cas Marie a dû monter pour toucher terre, mais le peintre a favorisé la bonne diagonale. Marie est accompagnée de sa sœur Eléonore de Mantoue et de sa tante la grande-duchesse Christine de Toscane ; elle est accueillie par la France, casquée et fleurdélinée, tandis que Neptune et trois sirènes musclées achèvent leur escorte en saluant à coups de conques. On voit les armes des Médicis en haut d'une arche à gauche, au-dessus d'un chevalier de Malte. Après son débarquement, Marie de Médicis rejoint son époux à Lyon où a lieu le mariage officiel et où ils passent leur première nuit de noces.

Marie de Médicis est rapidement enceinte et met au monde le dauphin Louis le 27 septembre 1601 au grand contentement du roi et du royaume qui attendent la naissance d'un dauphin depuis plus de quarante ans. Marie continuera son rôle d'épouse et donnera à son mari une nombreuse progéniture.

En 1600, Nicolas est ébloui par la beauté de la jeune reine de France. Le lendemain du mariage, il assiste au palais Pitti à la création de l'*Euridice* de Peri, première tentative d'opéra et événement musical du siècle, qui le charme et dont il se fera un ardent propagandiste. Jacopo Peri est l'inventeur du « récitatif ». Au banquet qui suit, il fait la connaissance du jeune peintre Pierre-Paul Rubens, de trois ans son aîné ; une vaste correspondance marquera cette longue amitié de toute une vie.

La suite de leur séjour florentin est une série de visites de palais et de jardins.

D (palais des ducs de Toscane)

Nicolas noue une amitié durable avec Ricardo Riccardi, grand connaisseur de jardins et de marbres. Une mention particulière est faite d'une visite à la bibliothèque du grand-duc, qui contenait les précieuses « Pandectes »,

D (les pandectes)

qu'un étudiant en droit rêvait de voir une fois dans sa vie.

Les pandectes sont un recueil des décisions données par les anciens jurisconsultes romains, auxquelles Justinien en 529 de notre ère, qui les fit compiler pour l'empire romain d'orient, donna force de loi. On nomme aussi ce recueil « Le Digeste ». Redécouvert au XIe siècle il servit de base à l'enseignement du droit romain à l'université de Bologne.

Puis le trio se remet en route vers Rome, non sans s'accorder un passage par Sienne, où Nicolas se devait de rencontrer le philologue qui définissait la langue italienne vulgaire, Celse Cittarini.

Et puis c'est Rome, fin octobre,

D (Clément VIII)

où Clément VIII est assis sur le Saint-Siège ; c'est le but avoué de ce long déplacement. Les voyageurs ont l'intention de participer au début janvier 1601, première année du nouveau siècle, à l'ouverture de l'année sainte, symbolisée par l'ouverture des portes saintes des quatre basiliques romaines dites majeures, et de rester jusqu'à Pâques, qui tombe cette année-là un 22 avril ; ils s'installent donc pour durer.

Depuis l'enfance, Nicolas et son frère étaient familiers avec l'histoire de la ville éternelle, avec ses monuments, et avec les récits des grands événements et des grands hommes. Il semble, d'après Gassendi, que la première impression des étudiants fut proche de la déception à constater que les collines de Rome n'étaient guère que des collinettes, pas hautes, pas grandes, pas remarquables. Quand on est un grand voyageur, que l'on a traversé l'Apennin, on peut se permettre des réflexions de ce genre !

Mais l'exploration systématique des sites antiques les ravit. La sortie par

D (via Aurelia)

la *via Aurelia* retint l'attention de Nicolas : c'est elle qui conduisait en Provence ; peut-être est-ce en souvenir de cela qu'en 1629 Peiresc se porta immédiatement acheteur lorsqu'il apprit qu'une borne milliaire de la *via Aurelia* avait été découverte à Fréjus. Elle se trouve toujours à Belgentier dans le jardin de sa « médiocre » maison de campagne pour reprendre ses propres mots. Il resta marqué par le Panthéon,

D (Panthéon)

sur lequel il connaissait les théories d'un compatriote contemporain Louis Dumonstier, par les

D (obélisque et colonne)

obélisques, que le pape Sixte-Quint avait fait extraire, transférer et ériger. Celui de Constantin, qui se trouve aujourd'hui sur la place de St-Jean de Latran a particulièrement retenu son attention et l'a porté à louer Sixte-Quint, artisan de la rénovation des monuments trouvés à Rome.

Les colonnes de Rome fascinent aussi Nicolas Claude par leur aspect narratif de l'histoire romaine. Il s'attarde dit-on auprès de la tour dite « antonine » ou de Marc-Aurèle, actuellement place Chigi près du palais du même nom. L'une des scènes les plus célèbres

D (pluie miraculeuse)

est celle de l'effusion de Jupiter Fluvius, désaltérant les troupes romaines de la XIIe légion (à gauche) et foudroyant les ennemis qui les encerclent (à droite). Il offrira à Scaliger, le correspondant de Pinelli, créateur de la chronologie historique, une reproduction de ce détail faite à Rome.

Dans ses visites il prit l'habitude de se faire accompagner de dessinateurs et de peintres pour garder mémoire de tout ce qu'il voyait et pour faire noter les inscriptions qu'il relevait systématiquement. Il emportait avec lui des monnaies pour comparer les profils des personnages de l'antiquité avec les statues qu'on lui montrait, spécialité dans laquelle il se fit vite une célébrité. Au retour, ses carnets étaient pleins de notes, de mesures, d'inscriptions, et c'est alors qu'il prit l'habitude de consigner tout ce qui concernait les poids et mesures du passé. Cette manie réapparaîtra dans son activité ultérieure.

Bientôt il ne se contenta plus de visiter et de dessiner, il se mit à acquérir de menus objets, pour lesquels il semble avoir été doué d'un véritable flair pour distinguer les copies des pièces authentiques. Fasciné par les monnaies, il se constitua une collection à laquelle il enrageait de ne pouvoir ajouter – nous dit Gassendi – celles de Tullus Hostilius (3^e roi légendaire de Rome en 672 av. J. C.) et de Servius Tullius (6^e roi légendaire de Rome, en 575 av. J.C.) qui étaient pourtant mentionnées dans le livre de Goltzius que Ghiberti lui avait donné en 1598 !

A partir de ces contacts, le cercle d'érudits passionnés d'antiquités s'agrandit à Rome et en Italie autour de Nicolas, toujours fêté pour ses connaissances et son coup d'œil. Il commence dès cette époque à être consulté par correspondance, comme c'est le cas pour ses proches de Padoue comme

Laurent Pignoria, qui chante ses louanges comme numismate,

Jérôme Aléandre le jeune, étudiant en droit à Padoue en même temps que Nicolas devenu son ami, savant antiquaire et poète.

D'après les notes de Gassendi, le trio s'intéresse aussi, mais probablement en second lieu, à la peinture contemporaine, et les œuvres de Raphaël, de Michel-Ange, du Caravage et du Titien retiennent leur attention, de même que les splendides architectures qui font de Rome la plus belle ville du monde connu de l'époque, c'est le cas de Saint-Pierre de Rome,

D (St-Pierre) D (St-Pierre)

du palais Farnèse etc. où les visiteurs vont voir et les manuscrits et les ouvrages d'art,

D (villa d'Este)

de la villa d'Este à Tivoli, célèbre pour ses jardins.

Après l'ouverture symbolique de l'année sainte, les trois voyageurs accomplirent vraisemblablement

D (Romée)

leur « romée », le pèlerinage des sept églises dont les quatre basiliques majeures, Saint-Pierre, Saint-Paul (hors les murs), Saint-Jean (de Latran) et Sainte-Marie (majeure), un tour de 25 kilomètres récompensé par une indulgence plénière, l'annulation de tous les péchés antérieurs au pèlerinage. Cette institution, imitée du jubilé biblique tous les 7 x 7 = 49 ans, avait été récemment codifiée par Saint-Philippe de Néri.

On voit sur cette gravure le château Saint-Ange, dont voici une vue de l'époque

D (château St-Ange)

Nicolas continue la conquête des beaux esprits et des hommes importants de Rome et du Vatican. Ceux que l'on verra revenir le plus souvent dans la correspondance ultérieure de Peiresc sont trois futurs cardinaux : Francesco Barberini, Francesco Bagni et Guido Bentivoglio.

D (Barberini)

Le premier, neveu du futur pape Urbain VIII, fut légat en France et rendit visite à Peiresc à Aix en Provence. Ce dernier lui offrit une pièce exceptionnelle, appelée l'ivoire Barberini,

D (ivoire)

représentant l'empereur Héraclius. Peiresc était très friand de ces documents qui lui semblaient permettre de fixer les traits des personnages de l'antiquité, pour ensuite les reconnaître sur les monnaies, les sculptures etc.

D (camée)

D (Bagni)

Le deuxième, futur Mgr Bagni, connu comme diplomate et comme humaniste, devait être nonce à Paris,

D (Bentivoglio)

Et le troisième, futur Mgr Bentivoglio, sera nonce à Anvers et à Paris, où Peiresc appréciera son goût pour l'histoire et son bon goût pour les arts.

Et après Pâques, le voyage recommence,

D (de Rome à Naples) vers le sud, à la découverte de Naples, les œuvres de Virgile, Pline, Sénèque à la main. Le trio visite Gaète (le Caieta des Latins où les riches Romains possédaient des villas d'agrément, faciles à atteindre grâce à la via Appia) et

D (Cumes)

Cumes (ancienne cité grecque, fameuse pour l'ancre de la Sibylle ; elle devint Paleopolis (la ville ancienne) lorsque les Grecs fondèrent Neapolis, la ville nouvelle), puis à proximité le cap Misène,

D (Cap Misène)

le lac Averno, Pouzzoles et

D (Baïes)

Baïes pour arriver à Naples

D (Naples)

par l'antique tunnel appelé la grotte du Pausilippe, à proximité de laquelle se trouve le légendaire tombeau de Virgile

D (tombe de Virgile)

où figurait le distique du poète : « Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc Parthenope : cecini pascua, rura, duces. »

« Nè à Mantoue, séduit par la Calabre, je suis prisonnier de Naples : j'en ai chanté les prés, les champs, les princes... »

A peine installé à Naples, Nicolas prend langue avec les frères Vincent et

D (Della Porta)

Jean-Baptiste della Porta, curieux de tout comme lui, humanistes polyvalents comme il allait lui-même le devenir, physiciens, alchimistes, opticiens, cryptologues etc. dont le cabinet de curiosités et de médailles l'enchantent. Il y prend des empreintes de médailles et se fait recommander auprès de Ferrante Imperato,

D (cab. Curio. Ferrante Imperato)

naturaliste et collectionneur dont le cabinet atteint la taille et la réputation d'un musée.

Après avoir visité les antiquités nombreuses grecques et latines, il se souvient de ses origines provençales, ce qui le pousse à faire des recherches sur les familles napolitaines venues en Provence, ou vice-versa, et en particulier sur

D (Charles Ier d'Anjou)

Charles Ier d'Anjou (1226 – 1285), devenu comte de Provence par son mariage en 1246 avec Béatrice de Provence, puis roi de Naples et de Sicile en 1266. Frère de Saint-Louis, après une vie aventureuse comme croisé, puis prisonnier des Egyptiens, il fut choisi par le pape Clément IV pour prendre en charge le royaume des Deux-Siciles en 1266.

C'est lui qui commença l'édification du château-fort d'Hyères après le rattachement de la ville à la Provence en 1257.

Son deuxième successeur sur le trône de Naples, Robert le Sage fit édifier à partir de 1310 une église

D (couvent Ste-Claire)

et un couvent dédiés à Sainte Claire, la sœur de Saint-François, qui devint le « Saint-Denis » de la dynastie angevine. Nicolas y releva avec soin de nombreuses épitaphes.

Il était également chargé par Pinelli de s'efforcer de trouver le tombeau d'un philosophe napolitain décédé en 1554 ; il s'agit de Simone Porzio, professeur réputé, auteur entre autres d'un traité sur la couleur des yeux. Il semble que les recherches de Nicolas et de son frère n'aient pas abouti ... car Google paraît ignorer où repose ce philosophe qui refusait l'immortalité de l'âme.

A Naples vivait, dit-on, une femme pieuse et sage, qui était saisie d'extase lorsqu'elle recevait l'Eucharistie. « Elle demeurait à genoux, immobile, raide comme un tronc d'arbre, ne voyait rien, les yeux ouverts, ne sentait rien de tout son corps ». Nicolas ne manqua pas de faire tout pour assister à cette merveille – y parvint, et, dit Gassendi, « s'étonna », refusant de croire, comme d'autres savants, dont le célèbre médecin italien Cardan, que de tels phénomènes étaient courants.

Avant de quitter la région napolitaine où le trio passa environ un mois, il visita encore le Vésuve, en pensant à Pline l'ancien qui y trouva la mort, en 79 de notre ère, lors de l'éruption qui détruisit Herculaneum. Le récit des circonstances de sa mort, écrit par son neveu est une page magnifique sur la curiosité et le courage du savant devant un phénomène nouveau. Nicolas comme tous les hommes de la Renaissance connaissait parfaitement ce récit – considéré comme une leçon sur la mort – et son auteur – peut-être son modèle car Pline le Jeune son neveu, disait de lui que « seule l'heure du bain l'exemptait d'étudier ».

On peut penser que les jeunes gens prirent tout de même le temps de vivre et de se détendre ; la seule preuve qu'on en ait est fournie par les circonstances dans lesquelles ils découvrirent en se baignant sur la plage de Pouzzoles

D (Pouzzoles)

« un vase de plomb où subsistaient des intailles et particulièrement des onyx. Mais il est vrai qu'ils étaient dans l'eau pour chercher « la poudre qui devient pierre dans l'eau de mer » et que leur trouvaille produisit une dissertation sur le rôle probable du soufre dans la détérioration des pièces de monnaies immergées dans la mer... »

Monsieur de Fonville, le précepteur, avait décidé que le petit groupe devait rentrer à Padoue avant les fortes chaleurs. Aussi se remirent – ils en route vers fin mai pour regagner Rome puis Florence, abandonnant les projets que Nicolas échafaudait pour une visite soignée de la Sicile et de Malte.

(Fin de la première partie)